L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS
Bureau: No 72, Rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 10 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

L'ÉPÉE DE SUZANNE.

(SUITE DE LA CHOTESSE DU CONSTABLE.)

PAR EMMANUEL GONZALES.

VIII.

Comment le roi entra en relations avec un médecin trop zélé.

(Suite.)

Le docteur reprit, en montrant du doigt l'ambre qui absorbait toujours son attention :

—Vous voyez en vous l'Eh bien ! votre vie la puissance du liquide qu'il contient, que s'il restait sûr le feu une demi minute, une dix-je, sept à huit secondes de trop, il éclaterait tout à coup.

—Ce serait un vase de perdu, et je suis assez riche pour vous le payer, mon alchimiste.

—Non, vous n'en auriez par le temps, sire, car nous serions foudroyés tous les trois.

François Ier frémissait impatient, et une pâleur mortelle se répandit sur le visage de comtesse, qui se dirigea vers la porte.

—N'ouvrez pas, madame, n'ouvrez pas, dit vivement Marforio, qui avait entendu le bruit de ses pas. Le contact d'air doublement l'action du feu et nous exposerait à une mort presque certaine. Mons n'avons plus qu'une minute à...

—Vous m'effrayez, docteur, balbutia Diane. Que dois-je faire ?

—Tenez-vous près de la porte, le main sur la clef, répondit le vieillard de sa voix sarcastique. Peut-être aurez-vous le temps d'ouvrir, et en cas d'explosion, et une bouffée d'air vous sauvera. Les femmes ne sont pas sensées d'être courageuses comme un roi chevalier et comme un vieil alchimiste pour l'amour de la science.

Diane se hâta de suivre le conseil de Marforio ; elle s'approcha de la porte, et elle se tint pâle et haletante.

—Montez près de Mme de Montchenu, sire, la prudence l'exige, ajouta le docteur.

—Moi ! repartit François en riant et se rapprochant du fourneau, fuir au danger que vous osez affronter ?

—C'est que l'épée ne peut rien faire ici, Majesté.

—Un n'est brave qu'à condition d'avoir toutes les sortes de courage, dit le roi avec le plus grand calme.

Marforio ne répondit pas. Il se pencha tout à fait sur l'alambic, entr'ouvrit une seconde encore, les traits contractés par une angoisse profonde, puis d'un geste rapide il enleva le vase de feu.

Se retournant alors vers François Ier.

—Nous sommes sauvés, dit-il en respirant bruyamment. Vous le voyez, sire, moi aussi, j'ai mon champ de bataille. J'y lutte chaque jour et à toute heure avec un ennemi qui peut me tuer rude si je cesse un instant d'avoir l'œil sur lui.

Pardon, sire, dit la comtesse en s'adressant à son royal visiteur, mais je vous demanderai la permission de quitter ce laboratoire dont les vapeurs malsaines m'oppressent.....

—N'êtes-vous pas ici chez vous, madame ? répliqua François en s'inclinant.

Diane s'empressa de sortir, car elle sentait la vertige s'emparer de son cerveau, et Marforio, se rapprochant alors de roi, lui dit avec une feinte obséquiosité :

—Maintenant, sire, qu'ordonnez-vous à votre très-soumis serviteur ?

—Pas de choses, en vérité, mon aimable sorcier Pure curiosité ! Je voudrais savoir pourquoi vous avez éclaté de rire quand je parlais à Mme de Montchenu que je galantais volontiers d'une année de mon épargne royale le gain de la bataille que je veux livrer à Pescaire et à Bourbon.

—Ah ! dit le docteur, n'est que ce bel accès de générosité m'a rappelé les mirifiques promesses que m'ont faites des centaines de malades.

—Pendant leur maladie, n'est-ce pas ?

—Et qu'ils ont tous lâchement oubliées.

—Après leur guérison, Marforio.

—Hélas ! oui, sire, après leur guérison.

—Je comprendrais votre scepticisme, docteur, dit François, s'il ne s'agissait pas ici de la parole d'un roi de France.

—La vérité est femme, sire, et la femme dont on achèterait volontiers l'amour au million perd singulièrement de son prix dès qu'on a obtenu ses bonnes grâces.

—Vous êtes le premier homme assez hardi pour suspecter ma bonne foi, reprit François en jetant un regard de mépris sur le docteur.

Le vieillard ne se déconcerta pas et poursuivit :

—Ce n'est pas impunément, sire, qu'on est parvenu à mon âge et qu'on a appris à lire dans le cœur des hommes comme dans un livre. On doute de tout, on ne sait plus croire en Dieu. Cependant, comme vous êtes non-seulement le roi de France, mais le plus loyal chevalier de la chrétienté, je me sens porté à me départir pour vous de ma défiance habituelle.

—C'est une faveur dont je dois me glorifier, mons Marforio, dit François d'un ton ironique.

—Pourquoi pas ! répliqua le docteur. L'estime d'un vieux savant qui méprise l'espèce humaine est chose aussi précieuse que celle des plus fins gentilshommes.

—Trêve de sornettes, bonhomme, et venez au fait

—Eh bien ! sire, dit froidement Marforio, je connais un homme qui peut réaliser votre vœu, si vous êtes résolu à le récompenser aussi généreusement que vous l'avez dit.

—Allons donc ! dit François en haussant les épaules, me prenez-vous pour un paysan ignare et crédule ? On ne gagne pas des batailles avec des sortilèges.

—Ma science est infaillible, murmura le docteur, dont les yeux verdâtres lancèrent un éclair.

—Vous êtes fou, bonhomme, et je suis on core plus fou de vous écouter.

Cependant une mortelle curiosité se peignait sur les traits du roi.

—Ne croyez pas, reprit Marforio de sa voix aigue, que je vous parle d'un astrologue dont toute la talent consiste à vous prédire la victoire en feignant de lire dans les astres. N'ai-je pas l'homme qui ne s'y trompe pas et trompe des esprits faibles et timides. Si vous prouvera clairement qu'il tient votre sort dans sa main. Vous serez convaincu, sire, de reconnaître qu'il dit vrai et qu'il est bien réellement l'arbitre de la grande bataille où la France et l'empire vont se heurter.

—Tu as raison, Marforio, cet homme est plus qu'un devin, qu'un astrologue, qu'un sorcier, dit François en essayant de dissimuler la surprise que lui causaient l'insistance et la conviction du docteur. Envoie-moi ce faiseur de miracles, et je partagerai avec lui les joyaux de ma couronne.

—Sire, ne plaisantez pas, dit gravement l'alchimiste. J'ai lu dans un auteur grec que le roitelet Uléo, ayant magnifiquement payé cet avis apporté par un paysan dans un panier de figues et dont la morsure devait le soustraire aux humiliations de la servitude. Quel salaire méritera donc celui qui, par une seule victoire, vous donnera le Milanais d'abord, puis l'Italie tout entière, enfin l'empire du monde ?

François fut tressaillit à ces paroles, qui évoquaient une pensée si souvent caressée par lui

—Tu as raison, docteur, murmura-t-il ; oui, telles seraient les conséquences de la victoire que je remporterais sur les Impériaux.

—Ce coup de dés, reprit Marforio, changera la face de l'Europe. Si vous avez ce flamberge au vent, sire, dans quelques mois, c'est vous qui pourrez dire, comme aujourd'hui nous pouvons rival, que le soleil se lève et se couche dans vos États

—Charles-Quint vaincu ! Bourbon à ma merci ! s'écria le roi. Oh ! l'homme à qui je devrai ce triomphe pourra aspirer à tous les honneurs dont dispose le roi de France.

Marforio poussa un profond soupir.

—Sire, c'est un rêve maintenant envolé pourquoi vous avez éclaté de rire quand je disais à Mme de Montchenu que je galan